

Merveilles soufies

Humanisme et islamisme se conjuguent dans ce grand classique du XIII^e siècle

Le Livre des Derviches Bektashis

Traduit du turc par Kudsi Erguner, avec la collaboration de Pierre Maniez et Christian Le Mellec, éditions Le Bois d'Orion.

Il y a des livres au destin singulier. Publié une première fois il y a vingt ans sous le titre *Le Livre des Aimés de Dieu, le Villayet Name*, un des grands classiques de la littérature soufie reparait enfin sous ce nouveau titre dans une traduction de Kudsi Erguner, lui-même grand interprète de la musique soufie. C'est un petit chef-d'œuvre qui déconcertera peut-être le lecteur peu habitué à l'emphase des chroniques orientales mais qui nous livre, à la façon d'un conte et avec un goût prononcé des prodiges, l'atmosphère des milieux et des maîtres soufis musulmans au XIII^e siècle en Anatolie. Le personnage central en est un des hommes les plus remarquables de ce temps, Hadji Bektash Veli, qui, né au Khorassan, vint ensuite en Anatolie, où il enseigna et fonda, dans le village qui porte aujourd'hui son nom près de la Cappadoce, la confrérie des Bektashis. Ce terme de confrérie ne doit pas nous faire illusion. Ses membres, appelés derviches, n'étaient pas tout à fait des moines au sens chrétien du mot, mais de libres disciples recrutés le plus souvent parmi les artisans, les commerçants, les caravaniers et qui séjournèrent au couvent, au *tekké* comme on l'appelait, de façon plus ou moins permanente. Beaucoup étaient mariés, d'autres, comme les *asik* ou troubadours errants, parcouraient steppes et chemins en chantant et en improvisant des chants mystiques. Mais qu'enseignait exactement Hadji Bektash ? Un ensemble de préceptes et de connaissances qui s'écartaient très souvent - quand ils ne s'y opposaient pas ouvertement - du formalisme et du ritualisme de l'islam orthodoxe. « Mille pèlerinages à la Kaaba ont moins de valeur que la conquête d'un seul cœur », disait-il par exemple. Ou encore : « Si votre cœur est sale à l'intérieur, inutile de faire vos ablutions. Elles ne laveront que votre corps. »

On conçoit qu'un tel enseignement - et d'autres pratiques elles aussi à la limite de l'hérésie et parfois même franchement hérétiques - n'aient pas toujours plu aux autorités religieuses ou temporelles de l'époque. Admettre les femmes dans les confréries, communier occasionnellement avec du vin n'était guère apprécié des croyants orthodoxes ! En ces temps troublés où se déchaînaient ici ou là les incursions mongoles et les rivalités entre sultans, ces *tekkés*, ces confréries furent les seuls lieux de paix, de véritables oasis de méditation, de tolérance et d'ouverture au monde extérieur. On le voit clairement dans ce livre, qui ne propose d'ailleurs aucun credo. Écrit plus d'un siècle après la mort d'Hadji Bektash - qui disait d'ailleurs que « l'homme véritable est celui qui meurt avant de mourir et peut laver son cadavre avant ses funérailles » -, ce livre est l'exact équivalent de ce que fut au Moyen Age pour l'histoire des saints chrétiens *La Légende dorée* de Jacques de Voragine. Il est un vivant recueil de miracles et de merveilles où l'on voit les saints prier sur une feuille de sésame, se transformer en grue cendrée, changer le seigle en blé et faire mûrir des pommes en plein hiver, mais où l'on devine aussi une quête de Dieu qui n'est jamais mépris de la chair et de l'homme, et un amour qui s'étend jusqu'aux plus humbles plantes. Bref, la vérité d'un monde où l'homme est l'enfant chéri de la Création et où, sans lui, Dieu n'aurait aucun sens. La devise des Bektashis n'était-elle pas, et n'est-elle pas toujours : « Notre seule religion, c'est l'homme ».

Jacques Lacarrière

Le Monde, juillet 1997.